

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

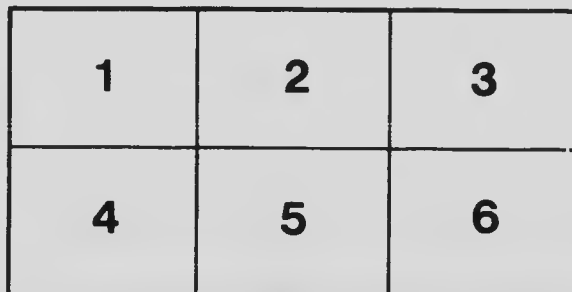
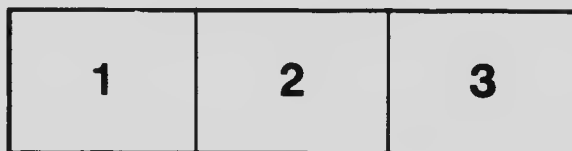
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

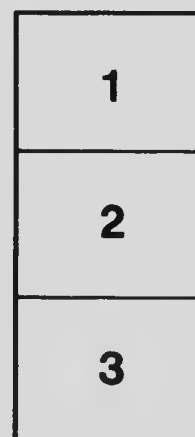
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

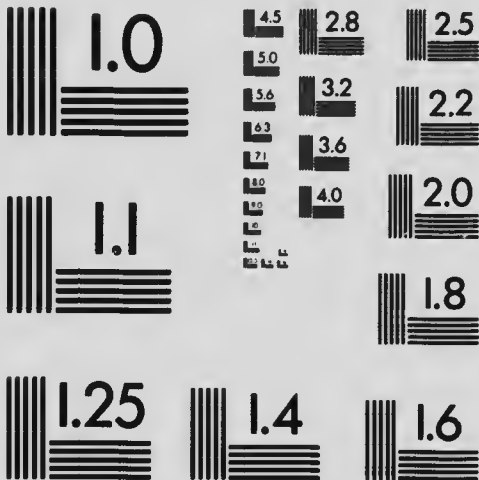
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

U

U

U

Claude DUPONT

UN PETIT FILS

DE

PIERRE GAGNON



Drame social
en deux ACTES



LES TROIS-RIVIÈRES
IMP. LA CIE "LE BIEN PUBLIC"
3, RUE HART

1915

18.

“

“

“

“

gi-

ar-

UN

Claude DUPONT

UN PETIT FILS

DE

PIERRE GAGNON

ans.

5 "

3 "

2 "



Drame social
en deux ACTES

) "

).

rigi-

ar-



LES TROIS-RIVIÈRES
IMP. LA CIE "LE BIEN PUBLIC"
3, RUE HART

—
1915

PS 8587

4162115

279174

DUPONT

Nihil obstat,

U. Marchand, Censor.

IMPRIMATUR :

† F. X. CLOUTIER, Episc. Trifl.

15^a jan. 1915.

PERSONNAGES

- PIERRE GAGNON, fils de Pierre Gagnon, 70 ans.
MME GAGNON, sa femme, 65 “
JOSEPH GAGNON, son fils, } grands garçons 23 “
JACQUES GAGNON, son fils, } solides et robustes, 22 “
PAUL RIVARD, âge des précédents,
GUSTAVE RIVARD, âge des précédents,
petits-fils de Jean Rivard.
RAOUL MICHELIN, jeune ouvrier de Montréal,
(pâle et maigre)
MME PEPIN, voisine. 50 “
VALÈRE LANDRY, cultivateur âgé, du voisinage.
JEAN LAROSE, jeune médecin de Montréal, origi-
naire de Rivardville.

La scène se passe à Rivardville, à quelques arpents du village, chez Pierre Gagnon.

PROLOGUE

Il est peu de personnes, croyons-nous, qui ne soient familières avec le roman si connu d'Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard ; aussi se trouvera-t-on bientôt en pays de connaissance avec les personnages de ce drame. Il sera facile de constater, dès les premières scènes, que celui qui est présenté comme le type du vieux père de famille canadien, a hérité non seulement du nom, mais aussi du caractère, et même du vocabulaire de son père.

Pierre Gagnon est le serviteur de Jean Rivard. Il suit le courageux jeune homme au sein de la forêt, quand celui-ci laisse les bancs du collège et se fait défricheur. Fort, courageux, dévoué, le robuste travailleur soutient son jeune maître dans sa noble entreprise ; il l'aide de ses bras vigoureux, et parfois aussi de ses conseils dictés par l'expérience et par un sens pratique remarquable. Aux heures sombres, Pierre Gagnon a recours à son répertoire d'anecdotes et de chansons qui amènent infailliblement le rire sur le visage soucieux de celui qu'il a surnommé "son Napoléon"

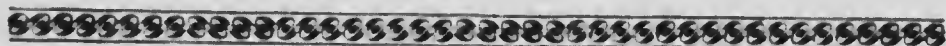
Quand, après des années de labeur persévérant, la forêt s'est transformée en une florissante paroisse, Pierre Gagnon, devenu propriétaire dans Rivardville, est toujours le bras droit de Jean Rivard. Questions municipales ou scolaires, progrès, améliorations, industrie, voire même carrière politique de son ancien maître, l'humble serviteur n'est étranger à rien ; partout il joue un rôle où se manifestent sa rude franchise et son grand cœur.

Et si, maintenant, l'un de ses petits-fils paraît mentir à si noble race, que l'on veuille bien lui pardonner son escapade et croire que le prodigue, revenu au foyer paternel, reproduira, comme son père et son frère, les vertus sociales et familiales de son respectable aïeul.

J. M. J.

UN PETIT FILS DE PIERRE GAGNON

Drame social en 2 actes



Acte Premier

La salle d'une maison de cultivateur à l'aise : table, banc des seaux avec un rouleau et un essuie-mains, chaises, petit poêle, crucifix, rameau bénit, tableaux pieux, etc. Porte au fond communiquant avec la cuisine. Porte de dehors, à gauche. Fenêtres.



SCENE I

(*Le soir, entre six et sept heures La Mère Gagnon, se dirige vers une fenêtre, se parlant à elle-même et s'essuyant le visage avec son tablier.*) C'est toujours drôle : Petit Jacques n'a pas été au champ après-midi . . . Où peut-il être allé, sans permission comme ça ?—Dire que je n'en ai pas eu connaissance. Son père peut bien n'être pas content. . . . Pauvre vieux ! Voilà si longtemps qu'il travaille la terre, lui qui a commencé avant l'âge de dix ans à aider Pierre Gagnon. Rendu à soixante-dix, il pourrait bien se reposer un peu . . . Mais non, ça travaille encore comme un jeune homme . . . Ah ! si Jacques rechigne souvent à l'ouvrage, ce n'est toujours pas parce que ses parents lui ont donné mauvais exemple . . . (*elle s'éloigne de la fenêtre.*) Voyons, asseyons-nous un peu, pendant que les hommes vont finir de scuper . . . Je ne suis plus jeune, moi non plus . . . et depuis que Mina est mariée, je me fatigue bien plus à la besogne, toute seule dans la maison . . .

SCENE II

LA MÈRE, JOSEPH

Joseph (*en habits de travail.*) Maman, ce n'est toujours pas raisonnable : Papa ne veut pas qu'on prenne la Grise pour les semences, et Jacques s'en va la morfondre dans les chemins, à se promener avec ce grand fainéant de Michelin.

LA MÈRE

Qu'est-ce que tu me dis là ?

JOSEPH

Je n'ai pas voulu vous le dire devant papa, tout à l'heure, mais j'ai bien vu que la Grise n'était pas dans l'écurie quand j'ai dételé ; le *buggy* n'est pas dans la remise non plus. . . . Je vous assure que le gars est allé prendre une course quelque part. . . .

LA MÈRE

C'est vrai qu'il nous donne de la misère. . . .

JOSEPH

Et il n'a pas fini de vous en donner.

LA MÈRE

Il est encore jeune, vois-tu. . . . Il deviendra plus raisonnable en vieillissant. (*Bruit de voiture au dehors*) Ah ! mon Dieu ! (*Elle se jette à la fenêtre*) C'est pourtant vrai ; c'est lui qui revient.

JOSEPH

(*Regardant aussi.*) Tenez, vous voyez la Grise, si elle a chaud. Il l'a menée à l'épouvante, je suppose, pour faire son homme. Puis regardez le *buggy* ; on va en avoir pour deux heures encore, samedi, à le mettre propre, si on ne veut pas passer pour des sans-allure, dimanche. (*Il fait mine de sortir.*)

LA MÈRE

Ne va pas lui faire de reproches, c't-enfant. Il le regrette déjà, c'est bien sûr.

JOSEPH

Bien, maman, vous prenez toujours pour lui aussi. Si c'était moi qui avais fait cela, allez.....

LAMÈRE

Si c'était toi....si c'était toi....Je ne sais pas ce qu'on ferait. Tu as toujours été bon garçon toi, mon Joseph....Ecoute : laisse-le dételer tout seul, et toi, va te mettre faraud pour aller au mois de Marie.

JOSEPH

Oui, M. le curé a dit que les ligueurs du village ne devaient pas y manquer, et il est bien content quand ceux qui ne restent pas trop loin y vont aussi....Je pense qu'on va avoir une réunion, ensuite, ce soir.

La MÈRE

Alors, je vais me dépêcher de faire souper Jacques et tu vas l'emmener. Ça lui fera du bien d'aller avec vous autres : ça va lui changer les idées.

JOSEPH

(air incrédule.) Ce n'est pas aisé de lui ôter son idée de courir, allez.

LE PÈRE

(dans la coulisse.) Sa mère!

SCENE III

LE PÈRE ET LA MÈRE

LE PÈRE

(entrant avec une brassée de petit bois pour le

poêle). As-tu envoyé Jacques en commission, sa mère ? Le voilà qui revient avec la Grise . . . J'avais pourtant dit de ne pas y toucher, cette semaine.

LA MÈRE

Pauvre vieux, où veux-tu que je l'aie envoyé ? Je l'ai cru avec vous autres toute l'après-midi.

LE PÈRE

Ah ! non, il a levé le pied tout de suite après le dîner. J'ai bien vu qu'il était lent à l'ouvrage, avant-midi. Il a dû faire quelque complot, hier, avec son gars de Montréal.

LA MÈRE

Oui, ce gars-là, c'est lui qui gâte notre petit Jacques. S'il peut s'en retourner une fois, c'est moi qui vais être contente.

LE PÈRE

Il trouve le temps bon, va, par ici, à achaler le monde avec ses menteries, et à vivre d'un bord et de l'autre, à rien faire. Il a de la chance que chez son oncle soient des braves gens sans cela, il y a longtemps que je lui aurais "fermé la margoulette" et que je l'aurais jeté dehors.

LA MÈRE

Faudrait pas mortifier chez M. Beaulieu : c'est du monde respectable. Patientons encore un peu : il doit être à la veille de s'en aller.

LE PÈRE

(Regardant par la fenêtre) Tiens, voilà Jacques qui s'en revient de l'écurie : je vais aller lui conter ça . . .

LA MÈRE

(alarmée) Attends un peu, son père ; tu sais bien que tu es trop prompt. *(Elle avance une chaise.)*

Tiens, repose-toi, mon pauvre vieux, tu es fatigué de ta journée. . . . Je vais raisonner un petit brin avec lui, pendant qu'il va souper, puis, ensuite, tu lui parleras à tête reposée. (*Elle sort.*)

SCENE IV

LE PERE SEUL.

LE PÈRE

Elle s'en va encore le minoucher, malgré tout. . . Mais ça ne fait rien : il ne perd rien pour attendre. Il est temps qu'on l'élève celui-là. (*Il bourre sa pipe, la met sur la table, puis prend le Journal d'Agriculture, cherche ses lunettes. . . .*) Voyons voir. . . . Qu'est-ce que le papier va nous rapporter ? . . . Où a-t-elle mis mes lunettes, donc ? Bon, les voilà ! (*Il essaie de lire*) Voyons voir. . . . *Il éloigne le journal, le rapproche, remue ses lunettes, les avance sur son nez, les lève sur le milieu du front, enfin remet le journal sur la table.*) Fume ta pipe, mon vieux : tu ne vois plus clair. . . . Quand Mina était ici, elle me lisait ça dans le fil, elle. . . . Ils lui avaient bien montré à lire à l'école des Sœurs. . . . (*Il essaie vainement d'allumer sa pipe.*)

SCENE V

LE PERE, PAUL ET GUSTAVE RIVARD

(*Les deux ieunes garçons frappent à la porte du dehors.*)

LE PÈRE

Entrez. (*Ils entrent, bien mis, chapeau à la main.*)

PAUL

Bonjour, Monsieur Pierrot.

GUSTAVE

Bonjour, Père Gagnon.

LE PÈRE

Bonjour, les enfants. Venez fumer avec nous autres.

PAUL

Merci bien des fois, Père Gagnon, nous n'avons pas le temps ce soir.

LE PÈRE

Asseyez-vous une minute toujours.

GUSTAVE

(s'assessant) Nous avons une réunion de la ligue, et nous arrêtons en passant, pour amener Joseph et Jacques avec nous.

LE PÈRE

Oui, c'est pour cela, je suppose, que Joseph est allé se mettre sur son trente-six. Je pensais que c'était pour aller veiller avec le belle Clara.

PAUL

Il ira une autre fois, Père Pierrot, il y en aura encore des soirs, cette semaine.

LE PÈRE

C'est bien sûr. Il n'en manque pas une de vos réunions : il aime cela, allez. Ce que c'est que les jeunes gens d'à cette heure ; nous autres, dans notre temps, on avait pas toutes ces manigances-là.

PAUL

Quand les méchants se liguent pour le mal, ne convient-il pas que les bons en fassent autant pour le bien ?

LE PÈRE

Je ne dis pas le contraire.

GUSTAVE

Mais vous aviez des réunions aussi, au temps de grand-père Rivard.

LE PÈRE

Ah ! oui ; défunt M. Jean Rivard et défunt M. le curé Doucet faisaient des assemblées pour tout le monde ; mais il n'y en avait pas rien que pour les jeunesses comme aujourd'hui.

PAUL

Vous n'y trouvez pas à redire, toujours, à notre ligue.

LE PÈRE

Ah ! non : ce sont les braves garçons de la paroisse qui sont là-dedans.

PAUL

Et nos réunions nous sont aussi utiles qu'agréables.

LE PÈRE

C'est bien sûr, et vous apprenez toutes sortes de bonnes choses, quand vous êtes ensemble. Tenez, M Paul, chantez-moi donc la belle chanson qu'on a entendue l'autre dimanche, à votre soirée. Ça parle bien, cette chanson-là : on n'a quasiment pas besoin de faire sa prière après cela.

PAUL

Le Credo du Paysan ?

LE PÈRE

C'est peut-être bien comme cela que vous l'appellez : envoyez toujours.

PAUL.

Pour vous faire plaisir. (*Il chante.*)

LE CREDO DU PAYSAN

Paroles : S. S. BOREL.

Musique : R. GOUBLIER,

1er SOLO

L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
L'astre du jour qui répand sa chaleur,
Les sapins verts dont la montagne est pleine,
Sont ton ouvrage, ô divin Créateur.
Humble mortel, devant l'œuvre sublime,
A l'horizon, quand le soleil descend.
Ma faible voix s'élève de l'abîme,
Monte vers Dieu, vers toi, Dieu tout-puissant.

REFRAIN

Je crois en toi, maître de la nature,
Semant partout la vie et la fécondité.
Dieu tout-puissant, qui fis la créature,
Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté.

II

Dans les sillons creusés par la charrue,
Quand vient le temps, je sème à large main
Le pur froment qui pousse en herbe drue ;
L'épi bientôt va sortir de son grain.
Et si parfois la grêle ou la tempête
Sur ma moisson s'abat comme un fléau.
Contre le ciel, loin de lever la tête,
Le front courbé, j'implore le Très-Haut. (REFRAIN)

III

Mon dur labeur fait sortir de la terre
De quoi nourrir ma femme et mes enfants.
Mieux qu'un palais, j'adore ma chaumière ;
A ses splendeurs, je préfère mes champs.
Et le dimanche, au repas de famille ;
Et quand le soir vient tous nous réunir,
Avec mes fils, et ma femme et ma fille,
Le cœur content, j'espère en l'avenir. (REFRAIN)

*(Pendant ce chant, Joseph entre et salue d'un
sourire, puis chante les refrains avec Paul et Gus-
tave. Le Père essaye de fredonner aussi. La Mère*

vient dans la porte et s'essuie les yeux avec son tablier, puis pousse Jacques dans la salle.)

SCENE VI

LE PÈRE, LA MÈRE, JOSEPH, JACQUES,
PAUL et GUSTAVE

LE PÈRE

Vous avez bien raison, M. Paul, de préférer nos champs aux belles maisons des villes.

PAUL

C'est un goût de famille, voyez-vous.

GUSTAVE

Papa disait, l'autre jour, que jamais, par ici, on ne verrait un Rivard ou un Gagnon abandonner la terre.

LE PÈRE

Nos vieux parents, vous savez, ont trop travaillé sur cette terre-là pour qu'on ne l'aime pas. Vous n'avez pas vu cela, vous autres, les jeunes ; mais mon défunt père, puis le défunt M. Jean Rivard, c'est ça qui en taillait de l'ouvrage dans une journée. (*Montrant au dehors,*) Tout ça, c'était du bois : il n'y avait seulement pas un sapin d'abattu quand ils sont arrivés ici tous les deux. . . . S'ils en ont tassé de l'abattis.

LA MÈRE

(*S'avançant.*) Dis donc aussi, son père, que ta vieille mère travaillait quasiment comme un homme sur la terre.

LE PÈRE

Ah ! oui, c'était une brave femme. Fallait la voir engerber quand papa lui chantait : "C'est la belle Françoise, allons ! gai !"

C'est pas les créatures d'à cette heure qui seraient capables d'en faire autant : elles sont bien trop fluettes.

PAUL

Allons, ne dites pas de mal de nos mamans ni de nos petites sœurs, M. Pierrot : si elle ne travaillent plus dans les champs, maintenant que les instruments perfectionnés rendent de si grands services à l'agriculture, elle travaillent joliment à la maison.

LE PÈRE

Il ne faudrait pas voir la Mère Gagnon pour vous démentir.

GUSTAVE

(*Tirant sa montre.*) Il faut avancer, nous autres, si nous ne voulons pas être en retard.

JOSEPH

C'est bon, c'est bon, partons. . . . Il ne faudra pas me mener trop vite, vous savez, j'ai hersé toute la journée, moi.

PAUL

Et nous aussi, tiens. Comme si notre terre s'ensemencât toute seule. . . . Tu es fatigué, je suppose ? (*Geste négatif de Joseph.*) C'est ça, mon Jos. Gagnon, quand on aime la terre, on ne sent pas sa fatigue, hein ! (*se retournant.*) En vous saluant. (*Paul sort avec Joseph.*) Voyons, marche en Monsieur : Clara va te voir passer.

JOSEPH

(*Dehors.*) Marchez comme il faut, M. Paul, Mlle Eugénie est dans son jardin là-bas.

GUSTAVE

(*Près de la porte.*) Tu ne viens pas, Jacques ? Qu'est-ce que tu fais donc ?

JACQUES

J'attends quelqu'un, ce soir.

LA MÈRE

Vas-y donc, mon garçon : ça ne te ferait pas de mal d'aller écouter M. le curé.

LE PÈRE

(Surpris.) Ah ! il attend quelqu'un ! C'est bon, pour cette fois, il fait mieux de rester à la maison : on a quelque chose à régler ensemble.

GUSTAVE

(Se hâtant pour rejoindre les autres.) Eh bien, au revoir, M. Gagnon. Au revoir, la compagnie.

LE PÈRE

Au revoir, mon garçon.

SCENE VII

LE PERE, LA MERE, JACQUES.

LA MERE

(Bas,) Ne le gronde pas trop fort, mon vieux : c'était pour rendre un service.

LE PERE

On va voir cela. Va laver ta vaisselle, ma vieille, et toi, Jacques, avance ici. *(Jacques avance.)* Assieds-toi là. *(Il désigne une chaise. La mère sort lentement et laisse la porte ouverte.)*

SCENE VIII

LE PERE ET JACQUES

LE PERE

Va fermer la porte : ce n'est pas nécessaire que ta mère nous entende, elle a bien déjà assez de peine comme cela. *(Jacques obéit.)*

Bon, à cette heure, tu vas me dire à qui tu as demandé la permission pour prendre la Grise, après-midi, et pour aller te promener, quand c'est le temps de travailler aux semences.

JACQUES

A personne.

LE PÈRE

Oui! . . . Et c'est comme cela que tu vas te conduire à cette heure, mon petit gars? . . .

JACQUES

Rendu à vingt-deux ans, je dois être capable de rendre un service à un ami.

LE PÈRE

Attends un peu. . . Il y a service et service, il y a ami et ami. . . Quel est ce service? Quel est cet ami?

JACQUES

(*air embarrassé*). . . .

LE PÈRE

Ah! tu ne veux pas le nommer, hein! Tu peux bien en avoir honte, de ton Michelin, qui vient flâner par ici et se faire nourrir à rien faire par son oncle.

JACQUES

Papa, Raoul Michelin m'a appris bien des choses, que je n'aurais jamais sues en restant seul parmi les arriérés de Rivardville.

LE PÈRE

(*bordissant*) Hein! arriérés, nous autres, à Rivardville! Il n'y a pas, dans tous les cantons de l'Est, une paroisse avancée comme la nôtre.

JACQUES

Pour une campagne, je ne dis pas le contraire, mais ce n'est toujours pas la ville.

LE PÈRE

Connais-tu bien cela, toi, la ville? Tu n'y es venu qu'une fois, quand tu avais huit ans. . . . Tu as passé l'après-midi à pleurer pour t'en revenir; tu te plaignais de ne voir que des maisons. . . .

JACQUES

Je ne chante plus sur le même ton aujourd'hui. Ici, voyez-vous, Papa, on ruine sa santé à travailler sur la terre, et ça rapporte quasiment rien, tandis qu'à Montréal, on gagne des quatre à cinq piastres par jour, presque à rien faire.

LE PÈRE

Oui, il y en a gros qui ont fait des fortunes à rien faire. . . . Nommes-en donc pour voir. Ce n'est toujours pas Hercule Villemure qui est revenu au bout de deux ans, vis-à-vis de rien. C'est encore bien moins ton Michelin, qui vient manger le pain des habitants, ici.

JACQUES

Ah ! il fait de l'argent par là : il a une place du gouvernement.

LE PÈRE

Une place du gouvernement que tu dis ? Il ne tient pas en place. Le cousin de M. Lamy l'a dit à son oncle. Sais-tu ce que c'est que sa place du gouvernement ? Il balaie le devant de porte à la maison où se réunit le conseil municipal. Grosse place, hein ! Il n'est seulement pas capable d'être "*sauteux de comptois*". . . .

JACQUES

Il m'a dit que dans ses plus petites journées il met deux piastres dans sa poche.

LE PERE

Oui. . . . Lui as-tu tâté le gousset ? T'a-t-il payé bien cher pour l'avoir promené, après-midi ?

JACQUES

Il m'a offert le paiement, mais j'ai refusé : cela aurait eu l'air gremlin de faire payer un service.

LE PERE

Oui, oui, tu as bien fait de ne pas prendre son argent : il n'en avait pas gros à te donner. Dans tous les cas, mon garçon, il faut que ça finisse, tout ça. Je ne veux plus que ce gars-là mette les pieds ici : c'est une mauvaise compagnie pour toi, et tu connais ton devoir, hein ? Tu sais encore ton catéchisme ? Ensuite, quand ton frère et ton vieux père seront à travailler, tu sauras. . . .

SCENE IX

LES PRECEDENTS, MME PEPIN

MME PEPIN

(*Un sac de toile sur le bras.*) Bonsoir, M. Pierrot, Bonsoir Jacques. Vous m'excuserez bien si j'entre sans frapper : je suis quasiment chez nous, ici. . . .

LE PERE

Pas d'offense.

MME PEPIN

On a entendu dire que vous aviez de la graine de mil en masse, pour les semences : vous ne pourriez pas nous en céder une couple de mesures. Il n'y en

a pas tout à fait assez à la maison, et il nous reste encore pas mal grand à ensemençer, du côté de de chez P'tit Louis.

LE PEPE

Avec plaisir. On vous en cédera bien un peu plus, si vous en avez besoin. Je vais aller vous chercher cela à la grange.

JACQUES

Je vais y aller moi, papa.

LE PERE

(Ironique.) Ah ! non, mon garçon : tu es trop fatigué de ta journée. *(Il se lève et se dirige vers la cuisine.)* Mais vous n'êtes pas capable d'emporter cela, vous, Mme Pepin ?

MME PEPIN

J'ai ma brouette à la porte : ça va bien, allez. Je n'ai pas voulu laisser venir les k... es : ça travaille si dur, toute la journée. . . . Et puis, je n'étais pas fâchée de venir voir le jardin de Mme Gagnon : il paraît qu'il est plus avancé que le mien.

LE PERE

Elle va vous montrer cela pendant que je vais aller vous chercher votre graine. *(Il appelle.)* Sa mère ! *(Mme Pepin le suit dans la cuisine. On entend des voix de femmes : Bonsoir, etc. . . . Jacques va refermer la porte.)*

SCENEX

JACQUES, SEUL. *(Se promenant.)*

JACQUES

J'en ai une chance : avant qu'elle ait défilé tout son chapelet aux vieux la bonne femme, on va

avoir le temps de s'amuser. . . . Je commençais à être en peine : si Raoul était arrivé pendant que papa était ici, il se serait fait mettre à la porte. . . . Il veut que ça finisse, le père, eh bien, ça va finir aussi. Il y a toujours un bout : je ne suis plus un enfant pour me faire mener comme cela au bout du bâton. . . . La Pepin va bien leur dire qu'elle nous a vus aller du côté de Lacasseville. . . . Et puis, elle va leur demander ce qu'on a été faire là. On a été voir du pays, la mère, et goûter à la grosse bière avant de partir de par ici. . . . On en a eu du plaisir. . . . Raoul dit que ce n'est rien au prix de Montréal : avant longtemps, je pourrai en parler, moi aussi. (*Bruit au dehors, toux significative.*) C'est lui. (*Il va au-devant.*)

SCENE XI

JACQUES, RAOUL

RAOUL

Voyons, est-ce le bon temps pour entrer ? Je t'assure qu'il faut avoir envie de te rendre service pour se tenir toujours sur les épines comme cela. Ce n'est pas bien drôle de venir ici, quand on voit les airs de mauvaise humeur du bonhomme. . . . (*ricanant.*) Vas-tu avoir la volée pour notre escapade d'après-midi ?

JACQUES

Pour qui me prends-tu ?

RAOUL

Pour Jacques Gagnon, fils de Pierre, tiens. . . . Voyons. puis le bonhomme t'a-t-il dit : "Avance ici, tonnerre d'un nom" ?

JACQUES

Non, mais il n'est pas content.

RAOUL

C'est comme ça, ces vieux-là, ça ne comprend pas que les jeunes gens ont besoin de se divertir de temps en temps. Ça voudrait les faire travailler d'un bout de l'année à l'autre, sans leur donner une minute de repos. . . . Je te dis que j'en ai assez de la campagne. Tu vas voir cela à Montréal ; on se fatigue moins, mon cher, à travailler par là qu'à se reposer par ici.

JACQUES

Allons-donc ! tu exagères un peu. . . .

RAOUL

Parole d'honneur !. . . . Tu en jugeras toi-même avant la fin de la semaine. . . . Je viens de rencontrer ton frère avec d'autres jeunes gens qui s'en allaient à l'église. Ma foi ! en voilà un agrément pour des garçons qui ont peiné depuis le matin ! En ville, mon bon, il y a les restaurants, la crème à la glace. . . . et puis le théâtre, les vues animées, les courses. . . . Pour cinq sous, on rit comme des bossus : ça repose pour le lendemain. (*méprisant.*) Par ici, ils font des dévotions. . . .

JACQUES

Oui, c'est pas mal endormant. . . . Mais on a bien du plaisir aussi, des fois, au cercle. On a préparé une petite fête, il n'y a pas bien longtemps ; c'était beau. . . . Et puis M. le curé et M. le vicaire font bien tout leur possible pour nous faire aimer cela, pour nous aider. . . .

RAOUL

Bah ! les curés ! Qu'est-ce que ça connaît dans les affaires ?

JACQUES

Pas si fort ! Si le père t'entendait ! Il n'endure

pas cela, lui, qu'on se moque des prêtres. Jos. non plus : s'il était ici, il te mettrait la main sur le collet, mon vieux. L'année passée, M. le vicaire lui a aidé à cultiver un morceau de terre qui ne rapportait rien : sais-tu ce que ça lui a donné ? Pour cent belles piastres de patates.

RAOUL

Ah ! je suppose que tu as envie, toi aussi, de rester dans les patates ?

JACQUES

Ah ! non, je m'en vais à Montréal.

RAOUL

Tu fais bien. Ton affaire est bonne, tu sais, et tu serais bien fou de ne pas en profiter.

JACQUES

Tu penses que j'aurai ma place ?

RAOUL

Bah ! taillé comme tu l'es, dans huit jours tu seras *policeman*. Tu n'auras qu'à promettre aux gens de la corporation de voter comme eux autres, dans les élections : il n'y aura pas de difficulté. Ils te fournissent, sans compter tes gages, un beau costume bleu marin, avec galons et boutons d'or, chapeau blanc, gants blancs, pistolet à la ceinture. . . . Et tu n'as qu'à te promener dans les rues, en faisant des politesses aux dames et aux demoiselles. .

JACQUES

(*songeur.*) Dans huit jours !

RAOUL

Au plus. . . . En attendant, tu as ton argent dans ta poche pour visiter la ville et fêter avec les amis. . . . Tu n'as pas dit à ton père que tu as retiré ton argent à la Caisse Populaire. . . .

JACQUES

Bien non : je suis en âge, je suppose ; et ces cent piastres-là m'appartiennent. Je suis maître d'en faire ce que je veux. Il y a assez longtemps que je ménage pour me ramasser cela.

RAOUL

Voilà qui s'appelle parler comme un homme. Je savais bien que tu as trop d'esprit pour rester parmi les niais de par ici. Je t'assure que tu ne regretteras pas d'avoir suivi mes conseils L'as-tu dit aux vieux que tu voulais t'en venir avec moi ?

JACQUES

Non : j'étais en frais d'en parler à papa, mais la Pepin est arrivée pour avoir de la graine de mil. Je ferais peut-être aussi bien de partir sans en parler.

RAOUL

Pourquoi ? Le bonhomme va se fâcher, je suppose ?

JACQUES

C'est bien sûr Cela, je passerais par dessus ; mais c'est la mère !

RAOUL

Quoi ! la mère ! Elle va pleurer ? Et puis après ? Elle se consolera, hein ! Mais, vas-tu sacrifier ton avenir pour des larmes de bonne femme ?

JACQUES

Oh ! non, je suis bien décidé. (*Bruit de pas dans la cuisine.*) Voilà le père qui revient. Ecoute, ce n'est pas pour t'envoyer, mais je crois que tu fais mieux de t'en aller.

RAOUL

Penses-tu que j'ai peur ?

SCENE XII

LE PERE, PETIT JACQUES, RAOUL

RAOUL

Bonsoir, M. Gagnon, votre santé est bonne ?

LE PÈRE

(*sec*) Oui, je suis très bien. Merci.

RAOUL

J'étais venu faire un bout de veillée avec Jacques. Je suis sur mon départ, voyez-vous : je retourne à Montréal demain.

LE PERE

Vous devez être content. Il paraît que vous aimez ça, vous, la ville.

RAOUL

Oui, je pense, que j'aime cela : on y vit bien mieux qu'à la campagne.

LE PERE

Chacun son goût.

RAOUL

Sans doute ; c'est pour cela que j'invite Jacques à suivre le sien et à s'en venir avec moi.

LE PERE

Hein ! tonnerre d'un nom ! s'en aller avec vous ?

JACQUES

Oui, papa : Je veux aller m'établir à Montréal.

LE PERE

On va voir cela. (*à Raoul*). Dehors ! vous, jeune homme, et plus vite que ça. (*Geste de constance.*)

RAOUL

(*en sortant*) Au revoir, Jacques.

JACQUES

A demain.

SCENE XIII

LE PERE, JACQUES.

LE PERE

(*Tremblant de colère*) C'est comme cela, mon garçon, que tu suis les mauvais conseils au lieu d'écouter ton vieux père ! Qu'il ne reparaisse pas dans la maison, celui-là. Et puis, toi, tu fais mieux de filer doux, tu sais : Pierre Gagnon a encore sa tête sur ses épaules.

JACQUES

Papa, vous devez savoir que je suis en âge, c'est-à-dire que je suis maître de faire ce que je veux.

LE PERE

Oui: je sais bien que tu es maître d'aller te jeter à la rivière, si tu le veux ; mais je sais aussi que le devoir d'un père est de ne pas rester les bras croisés quand son enfant s'en va se noyer.

JACQUES

Il ne s'agit pas de me jeter à l'eau : il s'agit de mon avenir.

LE PERE

Ton avenir, ton avenir, tu sais bien qu'il est assuré. Quand tu voudras te marier, tu n'auras qu'à le dire : ta maison sera levée au bout de trois semaines sur la terre du "Quatre". C'est pour toi qu'on l'a achetée du Toine Deschalins.

JACQUES

Je n'ai pas envie de me marier par ici : les filles de Montréal sont bien plus "chics",

LE PERE

Oui, tu les connais bien pour en parler: des créatures pas capables de lever une paille. . . . Avec ça, elles n'en ont jamais assez sur la tête, puis sur le dos . . .

JACQUES

Dans tous les cas, je ne veux pas passer ma vie à cultiver : c'est trop fatigant.

LE PERE

Ça ne t'a toujours pas fait maigrir jusqu'à cette heure. . . . Je t'ai offert de te faire instruire quand tu étais plus jeune : tu n'as pas voulu. Tu sais bien que tu passais ton temps à faire fâcher les autres à l'école.

JACQUES

On peut avoir de bonnes places sans être instruit.

LE PERE

Oui, des places de journalier, pour travailler avec des hommes de toutes les nations, et à des besognes dix fois plus dures que la nôtre, sans avoir seulement une vache qui t'appartienne.

JACQUES

Je peux être *policeman* en arrivant.

LE PERE

Oui, un beau *policeman* ; un garçon qui n'est seulement pas capable de se conduire comme il faut ici ; ça va bien aller pour remettre les voyous à leur place. Peureux comme un lièvre, tu vas en exercer une police, la nuit, dans les rues de Montréal !

JACQUES

On s'accoutume. Je ne badine pas, vous savez : je suis décidé de partir demain, et je partirai.

LE PERE

Eh bien, écoute, mon garçon,---le père, ça ne compte pas hein?--mais si tu veux faire mourir ta mère, tu n'as qu'à t'en aller. . . . Fais-la mourir, ta pauvre vieille mère, qui a soin de toi depuis vingt-deux ans, et qui s'arracherait le cœur pour te contenter.

JACQUES

Je sais bien qu'elle va avoir de la peine, mais si je perds toutes mes chances aussi. . . .

LE PERE

Quelles chances ?

JACQUES

Bien, les bonnes places.

LE PERE

Dis donc les chances de te pervertir avec les vauriens, et de ruiner ta santé dans l'air empesté des manufactures.

JACQUES

Comme vous voudrez, papa, mais cela ne me fera pas changer d'idée : demain je serai à Montréal.

LE PERE

(ouvrant la porte de la cuisine.) Sa mère ! Viens donc ici, un peu.

SCENE XIV

LE PERE, LA MERE, JACQUES.

LA MERE

(dans la porte, appuyée sur son balai.) Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LE PERE

Il y a que M. Jacques veut s'en aller à Montréal, demain.

LA MERE

Pourquoi ça, aller à Montréal ?

LE PERE

(à Jacques) Dis-le à ta mère, pourquoi.

JACQUES

Pour aller gagner ma vie en monsieur.

LA MERE

Hein ! gagner ta vie à Montréal ! Es-tu fou ?

JACQUES

Non. Je suis bien décidé : je pars demain.

LA MERE

Tu ne vois pas que tu perds la carte ! Va te coucher, va, mon petits gars ; tu es fatigué : ça va te faire du bien de dormir.

JACQUES

Je ne parle pas pour rire, vous savez : je vais m'en aller.

LA MERE

T'en aller ! t'en aller ! Pourquoi ? Tu n'es pas bien avec nous autres ?

JACQUES

Ah ! oui, mais

LA MERE

Je n'ai pas bien soin de toi ?

JACQUES

Ah ! oui, maman, mais

LA MERE

Ton père te fait-il trop travailler ?

JACQUES

Ah ! non, il en fait encore plus que moi, mais . . .

LA MERE

Tu ne t'accordes pas bien avec Joseph ?

JACQUES

Ah ! oui, c'est vrai qu'on se chamaille un petit brin de temps en temps, mais on s'aime quand même.

LA MERE

Tu ne trouves pas qu'on a assez grand de terre ? On est les plus gros habitants de la paroisse après chez M. Rivard.

JACQUES

Ah ! je sais bien, mais.....

La MERE

Et puis, nos animaux, je pense que ça ne fait pas pitié, hein !

JACQUES

Ah ! c'est bien sûr, mais.....

LA MERE

Bien, mais..... mais..... mais..... Qu'est-ce qui te prend donc, tout à coup ?

LE PERE

Tu vois bien, sa Mère, que c'est l'envie de flâner, puis de fréquenter les mauvaises compagnies comme Michelin.

LA MERE

Ah ! mon Petit Jacques, ne pense pas à cela. va. Si tu t'en vas, tu seras misérable au bout d'un mois ; et puis, tu vas te pervertir là-bas.... Reste avec nous autres, pour cultiver la terre comme ton père et ton grand-père. Ici, mon enfant, "l'air est plus pur, le ciel plus large et Dieu plus familier." C'est mon livre de première communion qui dit cela, et il ne ment pas. Et y en a-t-il de plus "messieurs"

que les cultivateurs? Défunt M. Rivard le disait bien. Lui qui avait été "en Chambre" n'avait pas voulu y rester : il se trouvait bien mieux dans sa maison et dans ses champs.

LE PERE

Oui, je l'ai entendu dire bien des fois qu'il n'y a pas de roi sur la terre plus heureux que nous autres. Les gens de la ville... ils ne sont sûrs de rien... pas plus de l'air qu'ils respirent que de l'eau qu'ils boivent et de la viande qu'ils mangent.

JACQUES

Oui, bien, tout ça c'est bon pour ceux qui aiment à travailler dur; mais moi, je trouve que c'est trop d'ouvrage, les semences, les récoltes, le battage, le labour, le soin des animaux, ça ne finit plus. Par dessus le marché, il y a des années où ça ne rapporte quasiment rien, tandis qu'en ville, on gagne des quatre ou cinq piastres par jour, rien qu'à regarder passer le monde... Puis on est bien habillé, avec des boutons d'or et des gants blancs....

LA MERE

Par exemple, mon petit garçon, tu n'as jamais été habillé en "quêteux," pas plus que les autres enfants de Pierre Gagnon, Dieu merci. Avec ton habit du dimanche, tu as l'air aussi propre que n'importe quel gros monsieur de la ville.

LE PERE

On n'a pas les moyens, nous autres, sa mère, d'acheter des boutons d'or à nos enfants....

JACQUES

Vous verrez, maman, quand je viendrai vous voir habillé en *policeman*, comme vous serez fière de moi....

LA MÈRE

Non, je ne serai pas fière de toi. J'aurai honte de mon petit dernier, si tu désertes la terre.

JACQUES

Tant pis, moi je m'en vais quand même.

LA MÈRE

Mon petit Jacques, écoute ta vieille mère, reste avec nous autres. Ne va pas ruiner ta santé et perdre ton âme. . . . Tu vas nous faire mourir de chagrin. . . . (*Elle pleure.*) Au moins, va donc voir M. le curé. Je suis sûre qu'il t'ôtera ces mauvaises idées de la tête.

JACQUES

Vous ne connaissez pas cela, maman. . . . Pas besoin de pleurer. . . . Vous verrez comme ça va bien aller.

LA MÈRE

(*pleurent toujours.*) Non, ça n'ira pas bien. Reste ici, moi, petit Jacques. (*Il reste impassible.*)

LE PÈRE

Tu vois bien, sa mère, qu'il n'a pas de cœur, celui-là : on en a trop fait pour lui. (*à Jacques.*) C'est bien décidé, hein ? Tu veux partir ?

JACQUES

Ah ! oui, je vais coucher ici, ce soir, pour la dernière fois.

LE PÈRE

(*voix tremblante de colère.*) Bien, si c'est pour la dernière fois, tu fais mieux de t'en aller tout de suite. Va chercher ton chapeau, et va-t'en, mon garçon. Mais n'essaie jamais de remettre les pieds ici : tu t'en vas, hein ? Que ce soit pour toujours. (*Jacques sort par la cuisine.*)

SCÈNE XV

LE PÈRE, LA MÈRE.

LA MÈRE

Ah ! son père, tu n'y penses pas ! Qu'est-ce qu'il va faire tout seul, cette nuit ? Donne-lui le temps d'empaqueter ses hardes, toujours.

LE PÈRE

Non, non ; il n'a pas besoin de nous autres. Qu'il s'en aille avec Michelin.

LA MÈRE

Tu n'y penses pas : (*Elle va dans la cuisine et appelle :*) Jacques ! mon petit Jacques : (*Elle revient.*) Déjà parti ! Je vais l'appeler par devant. (*Elle se dirige vers la porte du dehors.*) Jacques . . . ! Mon Dieu qu'il fait noir ! . . . Jacques ! . . .

LE PÈRE

Laisse-le, ma vieille, et ne prononce plus son nom devant moi.

LA MÈRE

Mon Dieu ! (*Elle se cache la figure dans ses mains et se jette à genoux aux pieds du crucifix. Le père reste debout et regarde la porte.*)

RIDEAU

ENTR'ACTE

Chants Canadiens.

Acte II

(Deux ans plus tard, vers six heures p. m.)



SCENE I

LE PERE, LA MERE.

Le Père lit près de la table, pendant que la Mère tricote

LE PÈRE

Que c'est bien vrai! Ecoute donc cela, Marguerite. *La Mère interrompt son travail, et le Père lit lentement :)* " Quel dommage que nos habitants n'apprécient pas plus justement le bonheur dont la Providence les comble !"

LA MERE

Oui, Seigneur.

LE PERE

"Que de jouissances leur donnerait, par exemple, l'étude des merveilles au milieu desquelles ils passent leur vie, de ce travail incessant du Créateur, faisant agir, fonctionner l'œuvre de ses mains. Si l'homme des champs voyait plus des yeux de l'âme les tableaux enchanteurs dont il est le témoin trop inconscient, s'il entrevoyait la poésie des choses qui l'entourent, surtout, s'il sentait davantage la présence et l'aide du divin Agriculteur, qui se fait son collaborateur, et dont la toute puissante bonté fait germer, pousser et mûrir ses grains et ses

fruits, il ne cesserait de chanter, à deux genoux, son admiration, son amour et sa reconnaissance”...

LA MÈRE

Ah ! le bon Dieu est bien bon, en effet.

LE PÈRE

“Il n’y a que deux hommes qui travaillent conjointement avec Dieu : le prêtre, dans l’ordre surnaturel, et le cultivateur, dans l’ordre naturel.”

LA MÈRE

C’est bien vrai. Que c’est donc beau cela!

LE PÈRE

Sais-tu qui a dit ces belles vérités-là ?

LA MÈRE

Ce doit être quelqu’un de bien instruit.

LE PÈRE

(*riant*) Tu l’as dit, ma vieille, c’est quelqu’un de bien instruit : c’est Mgr Laffèche.

LA MÈRE

Ah ! c’était un saint homme, Mgr Laffèche, et qu’il parlait donc bien ! Te rappelles-tu, son père, la fois qu’on avait été se promener à *Machiche*, chez mon oncle *Noré*, et puis que c’était la passée de l’évêque. Crois-tu qu’on aimait cela, hein ! l’entendre prêcher ! L’église était pleine comme un œuf. Et puis si le monde écoutait ! On aurait pu entendre tomber une épingle dans l’église.

LE PÈRE

Oui, je m’en souviens. . . . Il aimait bien la terre, Mgr Laffèche, et il savait le tour de la faire aimer aussi. Si le monde d’à cette heure se rappelait plus souvent ce qu’il a dit sur le travail, l’économie et la justice, il y en aurait bien moins dans la misère.

LA MÈRE

C'est bien sûr, puisqu'il disait qu'il n'y a pas de prospérité sans ces trois choses-là. On sait bien, il faut travailler,—et puis ménager,—et aussi ne faire tort à personne. si on veut que le bon Dieu nous aide.

LE PÈRE

Tiens, voilà Joseph.

SCENE II

LE PERE, LA MÈRE, JOSEPH

LA MÈRE

Eh bien, mon garçon, es-tu content de ton voyage ?

JOSEPH

Ah ! oui, on a eu bien du plaisir à la conférence.

LE PERE

Du plaisir ? Qu'est-ce qu'il a dit de nouveau, M. Chapais.

JOSEPH

Bah ! pour nous autres, on ne peut pas dire que c'est du nouveau, parce qu'on tient toujours des comptes d'une certaine manière.

LA MÈRE

Il a parlé de tenir les comptes ? On les a toujours tenus ici. C'est vrai qu'on ne fait pas cela dans les termes, comme chez M. Rivard, mais on vient bien à bout de savoir si on est en dessus ou en dessous dans nos affaires.

JOSEPH

Après-midi il y en avait qui ne voulaient pas comprendre l'utilité,—je ferais bien mieux de dire la nécessité,—de la comptabilité agricole. C'était

drôle d'entendre cela, tenez, M. Chapais a commencé par dire : " De tous les industriels, il n'y a que le plus important, le cultivateur, qui ne se rend pas compte de ses opérations. Ainsi les fabricants de chaussures, de coton, de vaisselle, même d'allumettes, savent, sou par sou, ce que coûtent les articles qu'ils livrent au commerce.

Ils savent, par conséquent, quel prix demander à l'acheteur pour assurer l'existence de leur fabrique et de leur famille" . . . Le gros Pierre Lanois marmottait pendant ce temps-là : Mon défunt père est bien venu à bout de vivre sans toutes ces affaires-là" . . . et d'autres sottises pareilles. Le conférencier s'en est aperçu : alors il l'a attaqué : Voyons, vous, Monsieur, avez-vous vendu quelque chose, cette année ? Oui, ma grand'jument blonde.—Combien vous coûtait-elle ?—Tiens, vous êtes bien curieux ; elle ne coûtait rien, c'est moi qui l'avais élevée. Oui, mais pour l'élever, il a fallu lui donner du foin, de l'avoine, . . . tout cela coûte quelque chose.—En ! non, Monsieur, ça ne coûte rien, on l'a." Il n'y a pas eu moyen de lui faire comprendre que la nourriture qu'il donne à ses animaux et le temps qu'il leur consacre peuvent être évalués à prix d'argent.

LE PÈRE

Ecoute donc, je crois bien qu'on ne calcule pas assez, ici non plus, pour les animaux.

JOSEPH

C'est justement ce que j'ai pensé. Je ne parle pas de la basse-cour, parce que les créatures tiennent compte de chaque mesure de sarrasin qu'elles donnent, de chaque douzaine d'œufs qu'elles vendent. Mais nous autres, les hommes, on devrait faire plus attention à ce que nous coûtent et nous

rapportent nos animaux. Je pensais à cela pendant la conférence, et je n'aurais pas été capable de répondre comme il faut s'il m'avait questionné là-dessus. Quand il s'est mis à parler du foin, de l'avoine, des patates, par exemple, ce n'était plus la même chose : j'en savais aussi long que lui. Mais il y en a encore qui se sont entêtés et qui ont fait rire d'eux autres. C'était toujours le même refrain : "Ça ne coûte rien : on l'a."

LE PÈRE

On l'a, oui ; mais ça coûte du travail pour l'avoir.

SCENE III

LES PRECEDENTS MME PEPIN

La MÈRE

Pas besoin de le dire. . . (*Mme Pepin entre en coup de vent essoufflée, — tablier relevé en pointe.*) Hé ! M. Gagnon, vous n'avez pas vu tous les animaux de chez *Lésime* qui sont passés dans votre blé-d'Inde. . . (*Les deux hommes se lèvent vivement.*)

JOSEPH

(*saisissant son chapeau.*) Notre épluchette ! la semaine prochaine ! . . . Je vais y aller, papa. (*Il sort.*)

LE PÈRE

(*sortant plus lentement.*) Mortelle clôture de perches ! tant qu'il m'en restera une pagée, les bêtes à cornes me la déferont. (*On entend crier après les vaches, holà ! holà !*)

SCENE IV

MME GAGNON, MME PEPIN

MME PEPIN

J'étais en frais de balayer mon devant de porte,

quand j'ai regardé par en haut, pour voir si votre blé-d'Inde est plus haut que le nôtre. . . . J'ai bien vu les vaches qui étaient rendues dedans.

LA MERE

Je vous remercie bien d'être venue nous le dire.

MME PEPIN

Faut espérer que les animaux n'auront pas le temps de faire grand dommage.

LA MERE

Que le bon Dieu le veuille ! Nos récoltes vont finir la semaine prochaine : ça n'aurait pas été drôle, si ce morceau-là avait été gaspillé. . . . Mais, asseyez-vous donc, une minute.

MME PEPIN

En vous remerciant, Mme Gagnon, j'ai laissé mon balai à la porte. . . .

LA MERE

Il est bien, là. (*elle lui avance une chaise*) Asseyez-vous donc : vous ne serez que le même temps.

MME PEPIN

Vous avez bien raison. (*Elle s'assied*) Mais je compte bien que vous êtes toute seule aujourd'hui : j'ai vu passer Joseph en voiture, avec la petite femme, de bonne heure, avant-midi.

LA MERE

Oui, elle est allée passer la journée chez Mina : elle va lui donner un coup de main pour sa couture.

MME PEPIN

Je pense qu'elle est bien adroite, votre petite bru, hein, Mme Gagnon.

LA MERE

Ah ! oui, puis travaillante avec ça. . . . Je vous assure que c'est de la soie, allez. . . De la soie numéro 1 !. . . Toujours de bonne humeur ; et puis complaisante. . . Si je l'écoutais, je ne ferais plus rien dans la maison. Elle voulait s'en revenir pour le souper, mais je lui ai dit de ne pas s'en occuper. Joseph ira veiller avec eux autres et la ramènera après la veillée. On sait bien, c'est jeune ; ça aime à s'amuser ensemble. . . .

MME PEPIN

Joseph a eu bien de la chance d'avoir une femme comme Clara. Tout le monde le dit bien, allez.

LA MERE

Ah ! bien, elle aussi, vous savez, elle a eu de la chance : ce n'est pas parce que c'est à nous autres, mais notre Joseph, vous savez, il n'y en a pas deux comme lui dans le pays.

MME PEPIN

On sait que c'est un bon garçon. . . . Il ne vous fera jamais de peine celui-là. (*Silence embarrassé*) Vous allez peut-être me trouver curieuse, mais votre Jacques, vous n'en avez pas de nouvelles depuis qu'il est parti ? . . . Il ne vous écrit pas de temps en temps ?

LA MERE

(*essuyant une larme*) Non.

MME PEPIN

C'est toujours bien drôle, lever le pied tout-à-coup comme il a fait, et puis personne n'en a ni vent ni nouvelles. . . . Vous ne savez pas où il est ?

LA MERE

Il voulait s'en aller à Montréal. (*soupir*)

MME PEPIN

Ils disent qu'il voulait être policeman, par là. Vous ne savez pas s'il a eu sa place ?

LA MERE

Non, son père ne veut seulement pas qu'on en parle devant lui. (*Elle pleure*)

MME PEPIN

Vous avez donc encore bien de la peine, Mme Gagnon ?

LA MERE

Comme au premier jour. . . . (*Pleurer davantage*)

MME PEPIN

Ah ! ne pleurez pas comme cela, Mme Gagnon. . . Le pauvre enfant, voyez-vous, ce n'était pas de sa faute. C'est le jeune Michelin qui l'a entraîné. .

LA MERE

Oui, vous l'avez dit, c'était une mauvaise compagnie.

MME PEPIN

Je vous assure, que ce gars-là, ce n'était pas de la Croix de St-Louis, ce n'est pas pour en dire du mal, mais ça lui est arrivé pas rien qu'une fois de courir ici et là tout le temps de la grand'messe du dimanche. Je le voyais passer devant la porte, chez nous, moi, quand je gardais. . . Avec cela qu'il pouvait enjôler je ne sais pas qui. . . . Il avait bien commencé à faire les yeux doux à ma Victoria. C'était rien que par malice, vous savez, pour *faire manger de l'avoine* à Adélarde. Bien, j'ai dit : " Tu pe*ix* filer doux, toi, tu sais: une fille qui se respecte ne s'amuse pas à des vauriens comme ce*l*a."

LA MERE

Et c'est avec lui que mon Jacques est parti ! Qu'est ce qu'il est devenu à cette heure ?

MME PEPIN

Bien, je vais vous dire, Mme Gagnon, votre Jacques, il avait été bien élevé : ça ne se perd pas, cela, vous savez.

LA MERE

Ah ! on ne sait pas ! C'est bien triste, allez, Mme Pepin, pour une pauvre mère, de se dire que son dernier ne fait peut-être plus sa religion. Avec du monde de même, pensez-vous qu'il dit encore son chapelet ? A-t-il gardé seulement son scapulaire ? Quand il était ici, je voyais à tout cela : c'est jeune, ça ne pense à rien . . .

MME PEPIN

Mais, M. le curé, lui, quand il va à Montréal, ne le rencontre jamais ?

LA MERE

Non, bien sûr : il me l'aurait dit. Que voulez-vous ? On n'a pas son adresse : c'est comme si on cherchait une épingle dans une tasserie de foin. Si j'étais plus jeune, j'essaierais, moi, de le trouver ; mais j'ai de la misère à marcher ; et je n'ai jamais été plus loin que Lacasseville.

MME PEPIN

Ah ! bien sûr que vous ne seriez pas capable de faire le voyage de Montréal.

LA MERE

Ce pauvre petit ! je suis certaine qu'il le regrette bien, à cette heure, d'être parti ; mais il a peur de son père : il n'ose pas s'en revenir.

MME PEPIN

Pensez-vous que le père le recevrait comme l'enfant de la maison, s'il revenait ?

LA MERE

On n'a jamais osé, personne, lui demander cela, mais il a de la peine, lui aussi, ce pauvre vieux.

MME PEPIN

Ce n'est pas malaisé à voir : il casse, le père, il casse, lui qui était, autrefois, droit comme un poteau de télégraphe....

LA MERE

Joseph s'en aperçoit bien, allez. L'autre jour, il m'a dit : "Ne pleurez pas, maman : après les récoltes, j'irai voir à Montréal ce qu'il fait, et je lui dirai qu'il est en frais de vous faire mourir tous les deux."

MME PEPIN

Il y en avait qui disaient que Joseph était content de le voir parti : ça lui fait un plus beau bien.

LA MERE

Joseph !... Bien, ça prend des mauvaises langues !

MME PEPIN

Oh ! ce n'est pas moi, vous savez.

LA MERE

On voit bien que vous ne le connaissez pas. Il n'a seulement pas voulu qu'on vende la terre du "quatre." On l'avait achetée pour Jacques, cette terre-là ; et puis, à cette heure qu'il est parti, les hommes ont de la misère à y voir : c'est pas mal loin. Mais il y va quand même, ce pauvre petit garçon : il a toujours espérance que son petit frère va s'en revenir.

MME PEPIN

Il paraît que c'est bien risqué, une fois qu'ils ont pris le goût de la ville.

LA MÈRE

Ah ! je l'ai dit bien des fois à M. le Curé, aussi. Il me fait faire des neuvaines à la bonne Sainte Vierge : tous les dimanche, après la grand'messe, pendant que les jeunes s'amuse à la porte de l'église, moi, je vais me mettre à genoux devant Notre-Dame de Pitié, et puis je lui dis : "Chère bonne Mère, vous aussi, on sait bien que c'était triste de voir mourir votre fils, Jésus, puis de le recevoir tout couvert de plaies dans vos bras ; mais au moins, vous saviez qu'il était la Sagesse même. . . . (Pleurer) Quand mon François est mort, à l'âge de quinze ans, je ne l'ai pas reproché au bon Dieu, parce qu'il a fait une bonne mort. . . . Mais mon Jacques, allez-vous le laisser tomber dans l'enfer ?" (sanglots)

MME PEPIN

Vous comprenez bien que la Sainte Vierge va vous écouter. Cette bonne Mère ! elle n'en a pas rien qu'un comme celui-là, allez. . . . Elle fait bien tout son possible pour les réchapper. . . . Prenez patience, Mme Gagnon, le vôtre aura son tour. Vous savez bien ce que M. le Curé a dit l'autre fois : "Le fidèle serviteur de Marie ne saurait périr" Ça fait bien des dimanches que vous priez comme ça.

LA MÈRE

Oui, j'attends toujours, pour m'en aller, que le plus gros du monde soit parti de devant l'église ; puis je passe, la tête basse : j'ai peur que quelqu'un s'informe de Jacques. (On entend chanter au dehors : "Un Canadien errant. . . .")

MME PEPIN

(se levant) En voilà un qui a le cœur à chanter. (Le chant se rapproche : "Va dire à mes amis que je me souviens d'eux.")

MME PEPIN

(à la fenêtre) Tiens, c'est Valère Landry, du haut de la Petite-Rivière. Qu'est-ce qu'il vient faire de ce côté-ci? . . . Il arrête. . . Bien, je vais vous souhaiter le bonsoir, Mme Gagnon.

LA MÈRE

Restez donc, restez donc : il n'est pas tard.

MME PEPIN

(à part) Je ne serais pas fâchée de savoir pourquoi il vient ici. (Elle revient s'asseoir, pendant que V. Landry frappe à la porte.)

LA MÈRE

Entrez.

SCENE V

MME GAGNON, MME PEPIN, V. LANDRY

LANDRY

Bonsoir, la compagnie.

LA MÈRE

Bonsoir, M. Landry. On ne vous voit pas souvent dans ce bout-ci.

LANDRY

Non ? Bien, c'est vrai que je ne viens pas souvent non plus. Aujourd'hui j'avais affaire dans le rang St-Isidore, et puis j'ai dit : Je vais en profiter pour arrêter chez Mme Gagnon et lui faire mes commissions.

LA MÈRE

Vous avez des commissions pour moi ?

LANDRY

Oui ; quand j'ai été à Montréal, l'hiver passé, pour mener ma fille chez les Sœurs, il y a un petit

brin plus que quatre mois et demi, vous ne savez pas qui est-ce que j'ai rencontré en descendant des chars ?

LA MERE

Jacques.

LANDRY

Tiens ! vous le saviez !

LA MERE

Non ! Vous avez vu Jacques : comment l'avez-vous trouvé ? Qu'est-ce qu'il faisait ?

LANDRY

Bien, pour dire le vrai, je ne l'ai pas trouvé aussi rougeaud que du temps qu'il était par ici ; ça dépendait peut-être de son habillement, par exemple, mais il n'avait quasiment pas *formance* de monde,

LA MERE

(*inquiète*) Qu'est-ce qu'il faisait donc, cet enfant ?

LANDRY

Il chargeait les chars de charbon : ça vous faisait une poussière, au nom du ciel ! et puis il était noir ! Un homme qui travaille dans l'abattis aurait paru blanc comme de la crème à côté de lui. Je ne l'aurais pas reconnu, vous savez ; c'est lui qui est venu au-devant de moi et qui m'a dit : "Bonjour, M. Landry, comment est-ce que ça va à Rivardville ? . . . Et la mère ? . . . Et le père."

LA MERE

Pauvre petit ! je savais bien qu'il ne nous oubliait pas.

LANDRY

Je lui ai dit, vous savez, que vous avez bien vieilli tous les deux, depuis qu'il est parti : ça lui

a fait quelque chose. . . . Et puis je lui ai demandé s'il pensait à s'en revenir par ici ; il a dit : " Non, je suis parti pour toujours. " (*La Mère pleure.*)

MME PEPIN

Il n'a pas eu sa place de policeman donc ? On avait entendu dire qu'il partait pour cela.

LANDRY

Nous autres aussi. C'est une des premières choses que je lui ai demandées : " Ah ! il m'a dit : M. Landry, j'ai été bien trompé, vous savez. Je suis arrivé ici avec cent piastres dans ma poche : je me croyais riche. Ça m'avait pris tant d'années pour me faire ce dépôt à la Caisse Populaire ; je pensais qu'il m'en faudrait autant pour le dépenser. "

LA MERE

Bien oui, ça me consolait toujours un peu : je pensais : " S'il n'a pas tout ce qu'il lui faut en arrivant, il a toujours de l'argent pour s'en acheter. "

LANDRY

Si vous croyez, Mme Gagnon, que ce Michelin, qui l'avait, comme on dit, ensorcelé, c'était le plus grand blagueur que la terre ait porté.

MME PEPIN

Ça me le disait bien. . . . J'ai bien fait de l'empêcher de venir voir ma Victoria.

LANDRY

Quand ils ont été rendus à Montréal, il l'a mené dans un restaurant, puis dans un autre ; ensuite c'était le théâtre ; ils rencontraient des amis : Jacques payait tout le temps. Un beau matin, il se lève : Michelin était parti avec les vingt dernières piastres qu'il lui restait dans sa poche.

LA MÈRE

Le voleur !

MME PEPIN

(Echo) Voleur !

LANDRY

Oui, voleur ! Il paraît qu'il est rendu au pénitencier pour dix ans, en punition d'autres bons coups comme celui-là . . . Mais pour ce pauvre Jacques, ce n'était pas gai, allez, de se trouver tout seul dans la ville de Montréal, pas d'argent et pas d'ouvrage.

LA MÈRE

Pauvre petit ! c'était de s'en revenir !

LANDRY

Il aurait eu trop honte. Il s'est cherché une place tout de suite, il n'y avait pas à dire : il n'aurait pas eu de quoi manger . . . Il a essayé toutes sortes de besognes : l'été, il décharge les bâtiments ; l'hiver, il travaille sur les chars . . . Il n'a pu s'empêcher de le dire : " J'étais parti de chez nous pour vivre en monsieur, et il n'y a pas un engagé chez les plus pauvres des habitants de Rivardville qui travaille comme moi . "

LA MÈRE

Cet enfant ! qu'il s'en revienne ! Est-il en bonne santé, au moins ?

LANDRY

Ce n'est pas mon idée : il va être ruiné avant longtemps. Il toussait quasiment comme un *po-monique* . . . Bien, il pensait que c'était seulement un gros rhume. Je lui ai dit : " Si tu avais ta mère, hein ! pour te battre des œufs avec de la crème et te faire de la tisane de graine de lin ! Il est venu les yeux pleins d'eau . " Ah ! la tisane de maman,

je n'y goûterai plus jamais"... Il ne goûte pas beaucoup aux œufs, ni à la crème non plus, quand les œufs se vendent soixante sous la douzaine, et que le reste est à l'avenant, ce n'est pas aisé d'y mordre, pour un pauvre journalier obligé de payer pour tout.

MME PEPIN

Les choses se vendent bien cher dans les villes.

LANDRY

Oui, il paye cher de pension et il ne sait pas ce qu'il mange. Bien souvent, il y a plus d'eau qu'autre chose dans le bouillon. Mon idée à moi, c'est qu'il ne fera pas de vieux os.

LA MÈRE

Vous l'avez vu, tout de suite en descendant des chars ?

LANDRY

Oui, mais il y a déjà un bout de temps de cela. Il m'a dit qu'il se cherchait une autre place.

LA MÈRE

C'est égal, Joseph va toujours y aller.

LANDRY

Bon, bien, il m'a dit, Mme Gagnon : " Vous ferez bien des saluts à maman, et vous lui direz de prier le bon Dieu pour moi ; mais à part cela ne parlez pas de moi à personne. " (*Il regarde Mme Pepin.*)

MME PEPIN

Pauvre garçon ! Ah ! il peut bien être tranquille, je n'en parlerai pas.

LANDRY

A cette heure, moi, je vais avancer.

LA MÈRE

En vous remerciant bien des fois, M. Landry.
(*Le reconduire.*)

LANDRY

De rien, de rien. Au revoir, la compagnie.

MME GAGNON et MME PEPIN

Au revoir.

(*Landry chante dehors : Si tu vois mon pays, etc.*)

SCENE VI

LA MÈRE, MME PEPIN

LA MÈRE

Mon pauvre enfant ! Ça me le disait bien qu'il avait de la misère.

MME PEPIN

Vous avez encore bien de la chance qu'il ne se soit pas perverti comme Michelin : s'il était rendu au pénitencier, avec lui !

LA MÈRE

Ah ! non, voyez-vous, son père est trop honnête : il ne peut pas avoir de sang de voleur dans les veines.

MME PEPIN

Je serais bien surprise s'il ne finissait pas comme il faut ; il aime encore sa mère : c'est bon signe.

LA MÈRE

Oui, puis il me fait dire de prier le bon Dieu pour lui, ce cher petit garçon... Ah ! le bon Dieu sait bien si je prie pour lui... Mais qu'est-ce que Joseph fait, donc, qu'il ne s'en revient pas ?

MME PEPIN

Ils vont arranger la clôture comme il faut, vous comprenez bien. (*Elle va à la fenêtre.*) Je ne les vois pas encore... Tiens, de la visite qui arrive chez M. Rivard. Venez donc voir cela, Mme Ga-

gnon. On dirait que c'est un carosse. . . .Ç'a l'air de gens haut-placés. Regardez donc tout ce monde à la porte pour les recevoir.

LA MERE

Je ne distingue pas beaucoup, moi.

MME PEPIN

Il y en a un qui a l'air faible : ils le descendent à deux de la voiture.

LA MERE

Si c'était Jacques !

MME PEPIN

(*riant*) Jacques ! oh ! non, pauvre Mme Gagnon ; il n'arriverait pas en carosse, allez, ni chez M. Rivard. (*Elles retournent s'asseoir.*) Bon, il faut que je pense à m'en retourner : mon ordinaire qui est resté là.

LA MERE

Je vous remercie bien de votre visite, Mme Pepin. Vous prierez le bon Dieu pour Jacques, vous aussi.

MME PEPIN

Bien sûr, bien sûr que je prierai. (*Elle se rend à la porte*) Tenez, un monsieur qui s'en vient ici avec M. Paul Rivard. Ce n'est pas rien un chapeau de *Castor*. . . . un *prince-Albert*. . . . il n'y a pas de moyen que je m'en aille par ici : je vais les rencontrer.

LA MERE

Restez avec moi : je vais être gênée si Pierre n'arrive pas.

MME PEPIN

Pour vous rendre service. (*à part*) Je vais toujours bien savoir ce qu'il veut, celui-là aussi.

LA MERE

(*Entendant frapper.*) Entrez.

SCENE VII

MME GAGNON, MME PEPIN, PAUL RIVARD,
LE DR LAROSE.

PAUL

Bonjour, Mme Gagnon, j'ai l'honneur de vous présenter M. le docteur Larose, de Montréal.

LE DOCTEUR

Mais je ne suis pas un étranger, ici ; vous me reconnaissez, Mme Gagnon : Arthur Larose, du Petit-Bois.

MME PEPIN

Bien, beau dommage qu'on vous reconnâit, le garçon du défunt Philippe Larose. Je vous ai vu pas plus haut que ça, moi, quand vous alliez à l'école avec mon Fridolin.

LE DOCTEUR

Certainement.

MME GAGNON

C'est bien sûr que je vous reconnais à présent. Asseyez-vous donc. (*offrir des chaises*). Il y a si longtemps que vous êtes parti . . . Ça fait bien en approchant dix-huit ans, si je ne me trompe pas.

LE DOCTEUR

Exactement : huit années au séminaire, quatre à l'Université, puis six ans de pratique à Montréal.

LA MERE

Vous êtes de Montréal, Monsieur, vous devez connaître notre Jacques : vous savez bien, Jacques Gagnon, fils de Pierre Gagnon.

LE DOCTEUR

Oh ! oui, je le connais très bien : c'est précisément à son sujet que je suis à Rivardville.

LA MÈRE

Vous avez vu Jacques, Monsieur !

DOCTEUR

Aujourd'hui même.

LA MÈRE

Il n'est pas malade, toujours ? Dites-moi la vérité, j'aime mieux tout savoir, M. le Docteur.

LE DOCTEUR

Il a été malade, très gravement malade, Madame, mais il est mieux aujourd'hui ; j'espère qu'il guérira.

LA MÈRE

Ce pauvre petit garçon ! . . . Et qui a eu soin de lui ? . . . C'est vous, M. le Docteur, qui l'avez soigné ?

LE DOCTEUR

Oui, Madame. Par une heureuse coïncidence, j'allais sortir de l'hôpital quand l'ambulance nous l'a amené. En entendant son nom, ma curiosité fut éveillée : Gagnon . . . Jacques Gagnon . . . Ne serait-il pas de la famille Gagnon de Rivardville ? J'allai droit au malade ; il était dans un état pitoyable : pneumonie aiguë faisant suite à une bronchite négligée pendant plusieurs mois. Le cas était à peu près désespéré. Après avoir appris de sa bouche sa lamentable histoire, je résolus de tenter l'impossible pour sauver mon coparoissien.

A mon heureuse surprise, il n'a pas succombé à son mal.

MME PEPIN

(*A la mère*). Je vous avais bien dit que la Sainte Vierge ne l'abandonnerait pas.

LE DOCTEUR

Ce doit être elle qui me l'a amené à son hôpital Notre-Dame.

LA MERE

Et puis, il est encore bien malade, hein ! M. le Docteur !

LE DOCTEUR

Oui, je ne vous le cache pas ; mais avec la forte constitution qu'il tient de ses parents, on peut espérer qu'il finira par triompher de la tuberculose.

PAUL

La consomption est bien avancée chez lui ?

LE DOCTEUR

Il n'en est qu'à la deuxième période : on en revient avec les précautions et les soins voulus.

PAUL

Un gaillard comme lui, s'en aller chercher la mort loin du sol natal.

LE DOCTEUR

Vous le déplorez avec raison. Il ne se passe pas de semaine que nos salles des pauvres envoient au cimetière deux ou trois tuberculeux, garçons solides venus de la campagne pour s'empoisonner dans l'air empesté des usines. Ils prennent le rhume, puis négligent cela. Il faut toujours continuer à travailler, sous peine de coucher dehors et de se passer de manger. . . . Et puis, dans ces pensions à bon marché, quelle nourriture frelatée, seigneur ! pour ces hommes accoutumés à la saine abondance des campagnes.

LA MERE

Pensez-vous que notre Jacques serait capable de s'en revenir ici, par les chars ?

LE DOCTEUR

(souriant.) Oui, je crois qu'il peut maintenant supporter le voyage ; il est même urgent qu'il revienne ; l'air pur de Rivardville est absolument nécessaire à sa guérison. S'il reste à Montréal, sa mort est une affaire de quelques semaines.

LA MERE

On va aller le chercher tout de suite, M. le Docteur. *(Elle aperçoit Joseph, qui paraît dans la porte, et elle court à lui.)*

SCENE XIII

LA MERE, MME PEPIN, PAUL RIVARD,
LE DOCTEUR, JOSEPH

LA MERE

Joseph, mon petit garçon, ton petit frère est bien malade, à Montréal : il se meurt de consommation, puis M. le Docteur dit qu'il pourrait en revenir s'il était ici. Tu vas prendre les chars, tout de suite, ce soir, hein ? pour aller le chercher.

JOSEPH

Oui, je veux bien, maman. *(regardant le visiteur)* C'est M. le Docteur. . . .

PAUL

. . . .Larose. *(au docteur)* M. Joseph Gagnon, un bon terrien comme son père, celui-là. *(poignée de mains.)*

LE DOCTEUR

Je le connais déjà : mon patient m'en a parlé.

LA MERE

Tu ne retarderas pas, hein ? Si tu allais manquer le train !

PAUL

Mais, Mme Gagnon, pensez-vous que le père va consentir au retour de Jacques ?

LE DOCTEUR

Ne lui a-t-il pas dit, à son départ, de ne jamais remettre les pieds dans la maison ?

LA MERE

C'est vrai. . . . Mais il n'est toujours pas pour le laisser mourir.

PAUL

Lui en avez-vous parlé dernièrement, Mme Gagnon ?

LA MERE

Ah ? pour cela non ; il n'y avait pas de danger.

PAUL

Qu'en penses-tu, toi, Joseph ?

JOSEPH

Le Père n'a pas coutume de revenir sur ce qu'il a décidé. Ce serait la première fois. J'ai essayé de lui parler de cela, il n'y a pas longtemps : ça n'a pas fait ; j'ai été obligé de parler d'autre chose.

LA MERE

Tu comprends bien, mon pauvre enfant, que, s'il a toujours agi comme cela, c'était pour vous apprendre à respecter vos parents. Aujourd'hui, ce n'est pas une occasion ordinaire.

LA MERE

Je veux lui parler moi-même, Madame.

JOSEPH

Il s'en vient tranquillement. (*Bruit de pas*) Le voici.

SCENE IX

LE PERE, LA MERE, MME PEPIN, PAUL,
LE DOCTEUR, JOSEPH.

LE PERE

Bonsoir, la compagnie. (*regardant tout autour*)
Tu as reçu bien de la visite, sa mère, depuis qu'on
est parti.

PAUL

M. Gagnon, vous reconnaissez le Dr Larose, le
fils de M. Philippe Larose.

LE MERE

(*tendant la main*) Ma foi, non, je ne l'aurais pas
reconnu. Je suis heureux, tout de même, de vous
voir, M. le Docteur.

LE DOCTEUR

Et moi aussi : le séjour à Montréal ne me fait
pas oublier les vaillants anciens de Rivardville.

LE PERE

Vous vous plaisez, vous, par là, M. le Docteur ?

LE DOCTEUR

Oui et non. Pour l'exercice de ma profession, le
champ est plus vaste dans une grande ville.

PAUL

Et les malades plus nombreux, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR

Vous l'avez dit. . . . Si je n'avais écouté que mes
goûts personnels, j'aurais préféré cent fois la vie
paisible et heureuse du médecin de campagne à
celle que je mène là-bas, dans le tumulte de la ville,
en contact avec des misères sans nom. . . . Mais j'ai
voulu acquérir la science, avant tout, pour le sou-
lagement de l'humanité souffrante. . . .

PAUL

Laquelle n'est pas assez largement représentée parmi nous, sans doute.

LE DOCTEUR

Exactement. . . . Oh ! les gens heureux de la campagne !

LA MÈRE

(impatiente) Tu sais M. le docteur a soigné. . . .
(elle s'arrête)

PAUL

M. le docteur a soigné Jacques.

LE DOCTEUR

Votre fils est mon patient depuis plus d'un mois.

LE PERE

(mouvement de surprise aussitôt réprimé) Oui ?
(froidement) S'il a trouvé la maladie, c'est parce qu'il est allé la chercher.

MME PEPIN

Il est bien malade, vous savez, M. Gagnon.

LE PERE

Il devait s'y attendre : je l'en avais averti.

JOSEPH

Oui, mais il ne vous a pas cru, Papa. Quand on est jeune et en bonne santé, on se pense capable de tout.

LE PERE

Tant pis pour lui : il fallait écouter les avertissements des vieux.

LE DOCTEUR

M. Gagnon, je vais vous exposer ouvertement le but de ma visite. Votre fils a été gravement malade d'une congestion de poumons, qui l'a conduit

à deux doigts de la tombe. Il est sauvé maintenant, mais reste atteint de la tuberculose, qu'il avait déjà contractée depuis plusieurs mois lorsque je l'ai pris sous mes soins. S'il reste à la ville, où il n'a, d'ailleurs, aucun moyen de subsistance, il est impossible qu'il guérisse. Je ne vois qu'un remède à son mal : c'est le retour à la maison paternelle. (*long silence*) Je sais qu'il a manqué gravement à ses devoirs envers son père ; lui-même comprend bien ses torts aujourd'hui, et je puis vous dire que les regrets qu'il en éprouve ne sont pas de nature à lui faire recouvrer la santé. Mais je puis aussi vous assurer que son repentir est sincère, et que vous n'aurez pas lieu, à l'avenir, de rougir de lui. Il ne faut plus qu'un mot de vous, Monsieur, pour que Jacques redevienne le digne fils de Pierre Gagnon ; ce mot de pardon, je l'attends.

LE PERE

(*après un moment de silence*) Il a voulu s'en aller à Montréal, qu'il y reste.

LA MERE

(*en larmes*) Non, tu ne feras pas cela, Pierre Il va mourir.

JOSEPH

Papa, vous ne pouvez pas refuser de le recevoir.

LE PERE

Je lui ai dit qu'il ne remettrait jamais les pieds ici : il ne les remettra pas.

MME PEPIN

On sait bien que ce n'est pas de mes affaires, M. Gagnon, mais votre défunt père n'aurait pas laissé mourir un de ses enfants comme cela, quand même il aurait eu cent fois plus de reproches à lui faire.

LE PÈRE

Oui ! . . . Bien, il avait beau à m'écouter.

LE DOCTEUR

Je vous avoue, Monsieur, que j'étais loin de m'attendre à un pareil refus de votre part. Que le sentiment paternel ait été douloureusement blessé en vous, j'en conviens ; mais qu'en présence du remède, vous préféreriez garder le venin dans votre plaie, et condamniez, par le fait même, votre enfant à la mort, cela me paraît, permettez-moi de vous le dire, bien peu digne d'un père chrétien.

LE PÈRE

C'est lui qui l'a voulu : qu'il reste où il est.

PAUL

Ecoutez, M. Gagnon ; vous êtes bien plus vieux que moi, et je n'ai pas de leçon à vous faire, mais vous paraissez avoir oublié celle que nous donne la parabole de l'évangile. Le vieux père de l'Enfant Prodigue repousse-t-il son fils, qui a dissipé son bien en des excès de tous genres ? Se fait-il prier longtemps pour le recevoir de nouveau dans sa maison ? Il est debout, sur le chemin il attend le déserteur ; et quand ce fils, pourtant si coupable, est encre bien loin, il court au-devant de lui, lui tend les bras, et ne lui laisse même pas faire l'aveu de ses fautes. Voilà le portrait du père de famille tel que le voulait Notre Seigneur Jésus-Christ. A Rivardville, vous avez toujours été reconnu jusqu'à présent comme un homme d'église, mais on ne pourra pas dire, bien sûr, que vous êtes un père selon l'Évangile. (*Silence entrecoupé par les sanglots de la mère*).

MME PEPIN

M. le curé a toujours bien dit, l'autre fois, qu'au

jugement, on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres: si quelqu'un ne veut pas pardonner sur la terre, il n'y aura pas de pardon pour lui dans l'autre monde. . . . Ça aussi, c'est dans l'Évangile.

JOSEPH

(à genoux devant son père.) Papa, je vous en prie, pardonnez à Jacques. (plus bas) Voyez donc, notre pauvre mère va en mourir: elle a déjà eu tant de chagrin.

LE PÈRE

Lève-toi; tu n'as pas de pardon à me demander, toi. Mais, lui, quand je lui ai dit qu'il ferait mourir sa mère de peine, ça ne l'a pas empêché de faire ce qu'il avait envie de faire.

LE DOCTEUR

S'il a mal agi, est-ce une raison pour que son père en fasse autant? (silence)

LE PÈRE

Joseph, tu vas t'habiller et prendre le train de huit heures pour Montréal. Et puis tu diras à Jacques que s'il veut s'en revenir avec nous autres, il est toujours l'enfant de la maison,

JOSEPH

Merci, papa. (La Mère essuie ses larmes.)

MME PEPIN

Ça, M. Gagnon, c'est parler comme un père.

LE DOCTEUR

Votre fils n'a pas besoin de faire le voyage de Montréal, Monsieur, Jacques n'est pas loin d'ici.

LA MÈRE

(bondissant) Où est-il?

LE DOCTEUR

J'ai escompté le pardon de ses parents et pris sur moi de le ramener à Rivardville.

JOSEPH

Vous avez bien fait, M. le docteur.

LA MERE

Où est-il? Vous ne me l'avez pas dit.

PAUL.

Chez nous.

LE DOCTEUR

Oui, chez M. Rivard. Il n'attend qu'un mot pour franchir le seuil de cette demeure.

LA MERE

Cher petit enfant ! (*Elle court vers la porte.*)

LE DOCTEUR

(*la retenant*). De grâce, Madame, quelques instants de patience : je redoute beaucoup cette première entrevue, à cause de la grande faiblesse du malade. Permettez que j'aie d'abord lui annoncer le consentement de son père.

LA MERE

Allez vite, M. le docteur. . . . Je vais en avoir bien soin, vous savez. (*Le docteur sort.—La mère se rend à la porte.*)

SCENE X

LE PÈRE, LA MÈRE, MME PEPIN, PAUL,
JOSEPH.

MME PEPIN

Pauvre Jacques ! ça fait si longtemps qu'on l'a vu ! Il doit être bien changé, hein ! M. Paul.

PAUL

Oui, il est bien amaigri, mais pas aussi pâle qu'on pourrait le croire: l'émotion colorait sa figure tout à l'heure, quand il est descendu chez nous.

MME PEPIN

Vous allez voir que ça ne lui prendra pas grand temps à revenir à la santé, à cette heure qu'il est avec vous autres. (*Elle va à la porte.*) S'en vient-il, Mme Gagnon ?

LA MERE

Pas encore. . . . Il doit savoir, maintenant. Je vais au-devant de lui. (*en sortant.*) On sait bien qu'il a manqué envers son père : je vais lui dire de. . . .

JOSEPH

Attention, Maman, ne le faites pas trop pleurer. (*Il sort aussi.*)

SCENE XI

LE PÈRE, MME PEPIN, PAUL,

MME PEPIN

(*regardant par la porte ou la fenêtre.*) Tenez, les voilà qui sortent de chez M. Rivard. . . . Ah ! ce pauvre petit garçon, comme il est faible ! C'est bien lui que j'ai vu tout à l'heure. Ils sont obligés de le soutenir pour l'aider à marcher. . . . Ah ! Mme Gagnon qui court au-devant de lui. . . . Pauvre vieille ! (*Elle essuie une larme et s'éloigne de la porte.*) Je suis quasiment aussi centente que si c'était un des miens. . . . Puis vous, M. Paul, vous devez être content aussi ?

PAUL

Certes, oui. C'est un prodigue qui revient, et il doit y avoir plus de joie aujourd'hui à Rivardville,

pour celui-là, que pour quatre-vingt-dix-neuf qui sont toujours restés fidèles à la terre.

GUSTAVE

(*du dehors*) Eh bien, reconnais-tu encore la maison ? (*bruit*)

MME PEPIN

Les voilà ! (*le père se compose une attitude digne*)

JOSEPH

(*du dehors*) C'est beau chez nous, hein ? (*Sanglots de la mère*).

LE DOCTEUR

(*du dehors*) Oui, oui, c'est beau le cher, le bon chez nous qui guérit.

SCENE XII

LE PERE, LA MERE, JOSEPH, JACQUES,
PAUL, GUSTAVE, LE DOCTEUR,
MME PEPIN.

JACQUES

(*soutenu par Joseph et Gustave, se met à genoux devant son père*) Papa... pardon... je... (*Pleurs... Toux.*)

LE PERE

Y retourneras-tu encore ?

JACQUES

Non... Jamais. (*Toux*)

LE PERE

(*le relevant*) Eh bien, on n'en parlera plus. (*Le presser entre ses bras*)

LA MERE

(*tirant une chaise*) Tiens, assieds-toi, pauvre enfant... Il est fatigué... .

JACQUES

Oh ! Maman, Papa, je vous ai fait de la....

LE DOCTEUR

Non, non ; votre père veut qu'on n'en parle plus.

GUSTAVE

Voyons, est-ce beau, un peu, ici. (*Jacques sourit*)

JOSEPH

Papa, si vous le voulez, on va tuer le veau gras.

LA MERE

Ah ! je crois bien que ton petit frère aurait plutôt besoin d'un bouillon de poulet que d'un morceau de veau.

LE DOCTEUR

Voyez-vous cette maman qui trouve tout de suite le remède à appliquer. Le médecin n'a plus rien à faire ici. Permettez que je vous souhaite le bonsoir.

LE PERE

Non, non, M. le docteur. C'est fête ici, ce soir, pour célébrer le retour de notre Jacques, et je vous retiens, ainsi que ces deux enfants-là. (*Il désigne Paul et Gustave, qui inclinent la tête.*)

MME PEPIN

Puis moi, vous ne m'invitez pas, M. Gagnon ? Mais je crois bien que je vais rester quand même, pour aider à préparer le festin.

LE PERE

Tout invitée, Madame Pepin.

LA MERE

Vous savez bien, vous êtes comme de la maison, vous.

MME PEPIN

Je vais aller tout de suite tordre le cou d'une couple de volailles. (*Elle sort.*)

JOSEPH

Moi, je vais aller chercher Clara et puis Mina.

LA MERE

Oui, attelle au plus vite. Passe par chez Narcisse et chez Majorique. Il faut que tout le monde vienne.

JOSEPH

(*sortant.*) Je vais les amener tous, maman.

SCENE XIII

LA PERE, LA MERE, LE DOCTEUR, JACQUES,
PAUL, GUSTAVE

LA MERE

Tu ne sais pas cela, mon petit garçon, Joseph est marié. ça fait déjà un an et demi.

JACQUES

Oui, avec Clara, hein ? (*toux*)

LA MERE

Il a une bonne petite femme, je t'assure.

LE PERE

Oui, bien travaillante.

JACQUES

Avez-vous fini vos récoltes, Papa ?

LE PERE

Pas encore, on espère finir la semaine prochaine.

JACQUES

Je vais vous aider. (*toux*)

LE DOCTEUR

Ah ! pas cette année, mon garçon.

PAUL

Tu nous regarderas travailler pour réapprendre.

JACQUES

Je pourrai toujours aider aux labours.

LE DOCTEUR

Non plus. Vos forces ne vous le permettront pas encore. L'année prochaine, si vous suivez bien mes prescriptions, vous pourrez ensemençer vous-même la terre.

LE PERE

La terre du "quatre," on te l'a gardée, tu sais.

JACQUES

Ah ! Papa, vous êtes bon !

LA MÈRE

On savait bien que tu reviendrais, va.

JACQUES

M. le Docteur, je vous dois bien de l'argent : vous allez être obligé de m'attendre jusqu'à l'année prochaine, mais vous pouvez être sûr que vous ne perdrez rien. Aussitôt que j'aurai commencé à travailler, je vous en enverrai un peu.

LE PERE

Combien est-ce que je vous dois, M. le docteur ?

JACQUES

Non, Papa, c'est à moi à payer cela. (*Toux.*)

LE DOCTEUR

Rien du tout, Monsieur.

JACQUES

Comment ! Rien du tout : et vous avez été jusqu'à m'acheter des habits et payer mon passage pour Rivardville.

LE DOCTEUR

C'est encore moi qui vous suis redevable, mon ami : rien ne vaut pour moi le plaisir de ramener à ma paroisse natale un homme aux deux bras vaillants, qui n'aurait jamais dû cesser de travailler la terre. (*Le Père ouvre un tiroir de la commode.*)

PAUL

Bravo ! M. le docteur.

GUSTAVE

Procurez-vous souvent ce plaisir. Notre pays en aura tout l'avantage.

LE PERE

(*tendant au docteur un rouleau de billets de banque.*) M. le Docteur, vous ne voulez pas vous faire payer pour les soins que vous avez donnés à Jacques : je vous remercie de lui avoir rendu la vie et de l'avoir ramené jusqu'ici. Voilà, pour secourir d'autres DÉRACINÉS à qui vous aurez fait comprendre la bêtise de ceux qui échangent le bon air et la vie heureuse des campagnes contre la misère et l'agitation des villes.

LE DOCTEUR

Merci, M. Gagnon, c'est encore ici que la vraie philanthropie, c'est-à-dire la charité chrétienne, trouve sa plus généreuse expression.

JACQUES

M. le docteur, vous pourrez raconter mon histoire autant qu'il vous plaira, si elle peut servir de leçon à d'autres.

SCENE XIV et dernière

Les précédents, MME PEPIN, V. LANDRY

MME PEPIN

Entrez, entrez, M. Landry, venez voir Jacques.
Il ne veut pas croire que Jacques est revenu.

MME GAGNON

Bonjour, M. Landry ; c'est bien vrai, notre Jacques est arrivé.

LANDRY

Bonjour, bonjour, Jacques. (*poignée de mains.*)
Mais comme tu es changé ! Tu as bien fait de t'en revenir. Si jamais un de mes enfants parlait de faire comme toi, je crois que je l'attacherais.

JACQUES

Vous feriez bien, M. Landry. (*Toux*)

LANDRY

Mais il y a bien du monde ici, ce soir.

LE PERE

Oui, nous fêtons le retour de Jacques ; restez, vous aussi, pour vous réjouir avec nous : mon fils, que j'avais perdu, est retrouvé.

LANDRY

Ça ne se refuse pas

LE PERE

Voulez-vous, M. Paul, en attendant le festin, nous divertir par une de vos belles chansons.

LE DOCTEUR

Chantez donc un magistral "Restez chez nous," qu'on puisse entendre d'un bout à l'autre de la paroisse, pendant que je vais secourir mon patient.

PAUL

Avec votre secours, M. le docteur. (On entend les trois premiers tintements de l'Angelus du soir.) La cloche va nous aider. Le docteur s'approche de Jacques et lui fait prendre une pastille, qu'il prend dans une boîte tirée de sa poche. La mère présente un verre d'eau.

Les paroles suivantes peuvent être chantées en solo ou en chœur.

Air : *Les Cloches du Village* ; L. Aubert. Pendant le deuxième couplet, au lieu de Ah ! Ah ! etc, répéter : "Restez chez vous," en scandant chaque syllabe.

RESTEZ CHEZ VOUS

I

Au clocher de notre village.
Entendez-vous sonner trois coups ?
Echo d'un céleste message.
La cloche dit : *Restez chez vous.*

II

O vous qui cultivez la terre,
Votre partage est le plus doux ;
Bénissez-en Dieu, votre Père,
Sur l'air des *chansons de chez nous.*

III

Que votre sort est enviable !
Plus d'un prince en serait jaloux,
S'il vous voyait, joyeux, à table
Rompre le bon *pain de chez nous.*

IV

Pour de vains châteaux en Espagne,
Que vous montrent des rêves fous,
Ne désertez pas la campagne :
Pour vivre heureux, *restez chez vous.* (bis) (1)

(1) Cette chanson et celle du premier acte sont en vente chez Raoul Vennat, 642 rue Saint-Denis, Montréal.

(RIDEAU)

— FIN —

) (1)

ont
nis,

